

Les vendanges



C'est un évènement bonheur pour la plupart d'entre nous.

Mais il est des périodes de la vie où tout change. Nous perdons l'idée du bien et du mal, de ce qui peut rendre heureux ou malheureux, nous subissons une situation sans pouvoir réagir et se donner les moyens de se réjouir des petits bonheurs qui se cachent au milieu de nos misères.

Il en va ainsi de ces vendanges qui ont lieu chaque année, sans tenir aucun compte des soubresauts d'une société en constante mutation.

Et nous sommes en septembre 1947.

Toujours les sombres heures d'un régime de dictature pour cette Espagne dont nous suivons pas à pas la lente dégradation d'un peuple durement réprimé.

Ma tante Tamiane, la sœur de mon père, avait ouvert son cœur et ses portes aux réfugiés qui continuaient d'affluer.

Elle les nourrissait, les habillait, les hébergeait avant qu'ils puissent reprendre leur indépendance. Elle entraînait avec elle ma mère, qui, malgré le désaccord du père, apportait son aide et son soutien.

Le comité espagnol de notre ville avait obtenu l'attribution d'une salle pompeusement baptisée « **LA ROTONDE** ».

C'était une grande pièce aménagée en salle de danse et de spectacle et qui servait aussi à des réunions. Rien de politique, notre colonie souffrait trop de l'absence de moyens pour fomentier la plus petite tentative de révolte. Trop heureux d'être accueillis par la France, nos espagnols cherchaient du travail et les moyens pour tenir, dans la perspective d'être rejoints par leur famille.

Dans cette salle, notre tante organisait des séances de recrutement et mettait en place « La Communauté des vendangeurs ».

A l'origine, notre tante Tamiane avait suivi ses parents à Villeneuve les Magdelonnes car ces vendanges constituaient une ressource immédiate pour ces émigrés en quête de travail. Elle avait noué, avec les viticulteurs une relation forte, au point de se charger du recrutement d'une équipe de

vendangeurs qui , connaissant les conditions de travail, d'hébergement et de rémunération, s'avérait docile et efficace !!



La Communauté des Vendangeurs

Ils ont pris le train en gare de Rive-de-Gier. Une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfants, tous chargés de leurs bagages faits de valises en bois et en carton. Des tenues hétéroclites car ils savaient tous qu'ils ne quitteraient pas les vignes durant les trois semaines de cueillette.

Dans ce premier voyage, outre ma tante, il y avait ma mère, mes deux sœurs et mon petit frère dont personne, dans la famille, n'avait voulu se charger. Je suis resté seul, auprès de ma tante marraine qui me rendait bien un amour familial que j'ai toujours ressenti. Mon père était à l'usine et tout était en ordre.

Douze heures de voyage dans un wagon de troisième classe, sur des banquettes en bois et où était entassé le double sinon le triple du nombre des passagers conseillé. Ma sœur se souvient d'un besoin urgent, contenu depuis trop longtemps et pour lequel il a fallu se faufiler grâce aux coups de coude généreux de ma mère et à sa violence verbale pour libérer ces toilettes envahies par des hommes et des femmes qui n'avaient pas trouvé de places disponibles.

Et puis, ce fut l'arrivée à Perpignan où nous attendaient des chars à bras tirés par deux hommes. Pas de carrioles, encore moins de camionnettes, nous commençons à comprendre qu'il nous faudrait beaucoup de patience et de docilité !

Nous avons emprunté une route blanche et poussiéreuse, truffée de nids de poules.

Chaque cahot nous rappelait durement ce pourquoi nous étions là. Et au bout du chemin, deux bâtiments agricoles qui devaient servir à remiser du matériel ou du fourrage.

Premier arrêt « - Tous les hommes en bas ». Première instruction précise et sans commentaire : c'était le dortoir au masculin.

Bien sûr, le deuxième bâtiment strictement identique au premier était donc réservé.....aux femmes et enfants.

Curieusement, à la descente du char, pas d'empressement, ni de bousculades, ils ont tous rejoints leurs pénates sans manifester ni joie, ni tristesse !

Que dire de ces bâtiments ? Un sol en terre battue, des réchauds dans les coins pour la cuisine avec quelques ustensiles, de la paille, des couvertures, et des lits métalliques alignés le long du mur. On avait jeté sur les barres qui servaient de sommier, un matelas de couleur incertaine. Pas de toilettes, pas de point d'eau, vraiment un hangar pour prisonniers de guerre en attente d'affectation !

Chacun a pris une place et ma tante a démarré l'organisation de notre séjour, mais surtout, elle nous a établi nos emplois du temps et les exigences du rendement.

Nous devions rejoindre les vignes vers sept heures pour y rester jusqu'à onze heures, avec une petite pause vers neuf heures.

Nous retournions aux « hangars » pour le déjeuner et à quinze heures, nous reprenions le chemin des vignes jusqu'à dix huit heures. Raisonnablement une journée de sept heures, c'était sans compter sur l'autorité du patron et de notre tante qui exigeait qu'un rang commencé soit terminé dans la même journée ! Et il y eut beaucoup de rangs commencés !

Ma mère devait aussi nourrir sa famille et, de ce fait, aller jusqu'au village faire les achats pour ensuite préparer le repas. Après une journée de vendanges, où fallait-il aller chercher l'énergie pour éplucher, couper, laver, faire cuire et composer un repas suffisant pour sa petite famille qui avait travaillé comme elle, sans relâche !

Toutes les recettes du « **GUISADO** » et celles du « **POTAGE** » ont été testées par ma mère et, par conséquent, par nos estomacs toujours creux.

C'était, bien sûr, le plat le plus complet et surtout qui supportait d'être réchauffé. Ma mère en faisait pour trois ou quatre jours.

Les ablutions se faisaient à l'extérieur. Une série de robinets au-dessus de tonneaux métalliques partagés dans le sens de la longueur, quant au reste, il fallait se débrouiller, la nature est paraît-il généreuse !!

Malgré la fatigue, les soirées s'organisaient autour d'un feu de sarments et les hommes rejoignaient les femmes pour chanter, danser et jouer de quelques instruments car les espagnols sont très musiciens et leur sens de la fête fait partie de leurs gènes. Mes sœurs se souviennent de ces moments rares mais si précieux au milieu de leur galère. Car, dès le lendemain, il fallait tout oublier et continuer, trempé jusqu'au ventre, les doigts durcis et ampoulés par le sécateur et le dos tant et tant courbé qu'il fallait, de temps à autre, se laisser tomber sur le côté, pour ensuite se coucher sur le dos pour redresser cette colonne si malmenée.

Et les trois semaines passaient comme ça, sans l'empreinte d'un moindre bonheur sinon celui de ces veillées qui étaient comme une lumière dans un univers de labeur.

Mais surtout et encore la dureté ! La dureté du travail, la dureté des conditions de vie, la dureté des patrons viticulteurs qui ont laissé partir ma mère, dans la carriole, pour la gare, avec une congestion cérébrale confirmée par le médecin ! La dureté du salaire qui était glissé dans la main de chaque saisonnier, majoré ou minoré selon les critères du chef ! Et comme pour compenser ce qui leur

semblait dérisoire : le voyage aller-retour payé, l'attribution de cinq litres de vin par personne (enfant compris) et le logement gratuit !!!!

Mais tout le monde était satisfait au point que ma mère a fait trois saisons. Mais cette satisfaction ne pesait rien devant le sacrifice. Laisser sa famille, risquer sa santé, celle de ses enfants qui la suivaient, affronter un monde hostile qui lui était totalement inconnu. Avec une seule idée : apporter une enveloppe qui contiendrait l'argent . Cet argent, seul moyen de survivre à cette époque maudite de l'après-guerre où il fallait nécessairement être français pour bénéficier des aides.

Mon père était redevenu manoeuvre, ma mère : femme de ménage, laveuse publique et autres petits boulots dont la vendange.

Il paraît que nos espagnols continuent à faire ce travail. Certainement pas aux mêmes conditions, mais je pense que leur souffrance est la même et leurs instants de bonheur toujours aussi courts et passionnés car ces moments volés à la misère reflètent intensément la joie de vivre de L'Espagne.

